

Suzanne Hetzel



**LES GALERIES
MORVANDELLES**

Dans ce journal les objets jalonnent le temps d'une résidence, avec eux, les textes de onze auteurs invités proposent des cheminements.

Publié à l'occasion de l'exposition
de Suzanne Hetzel, *prendre un air de feu*
au musée du Septennat à Château-Chinon /
Parc Saint Léger Hors les murs.

**PARC
SAINT LÉGER**

**CENTRE
D'ART
CONTEMPORAIN**

Parc Saint Léger - Centre d'art contemporain
Avenue Conti - 58320 Pougues-les-Eaux
(T) 03 86 90 96 60 - www.parc-saintleger.fr

SOMMAIRE

Les Galeries Morvanelles

Suzanne Hetzel

La Collection

Dominique Angel

[Extrait de Filet d'or sur fond bleu mat]

Mug shots

Mika Biermann

Jour des questions

Gerhard Winkler

M.O.M.

Jean-Pierre Ostende

Une promenade aux Galeries

Christophe Till Geissler

Les Galeries Morvanelles

Suzanne Hetzel

Pouvêtre & Laété

Jean Schneider

Les objets de l'archéologie

Eric Bertomeu

Les Encombrants

Sabine Kramer

Réflexions sur la valeur, la perte de valeur et la revalorisation des objets.

Le cadeau protocolaire

François Martin

De l'image à l'objet, retour

Nicolas Feodoroff

Les Galeries Morvanelles

Suzanne Hetzel

Postface

Isabelle Reiher

Les auteurs / Remerciements





Mercredi 8 octobre 2008

Nous arrivons à Château-Chinon avec une faim de loup qui nous conduit sans détour au Lion d'Or. La patronne de cet hôtel-restaurant nous installe dans une salle couleur bois et terre cuite avec aux murs deux reproductions de nature morte et une photographie en noir et blanc. La photographie montre Brel-Ferré-Brassens réunis à une table pour un enregistrement radiophonique. Je me souviens d'avoir vu cette image dans de nombreux bars en France, je crois qu'elle est en train de disparaître tout comme ce genre d'hôtel et peut-être aussi la langue de bœuf que je choisis sur la carte.

- 1^{er} objet : pot de confiture melon-banane faite maison, cadeau de bienvenu par Isabelle Reiher.

Vendredi 10 octobre 2008

Au réveil, la vue depuis ma chambre sur la vallée de champs et de forêts s'est retirée dans une pluie fine et un silence immense.

Je suis dans le blanc.

Non pas ce silence fait de neige que je connais des paysages d'hiver de mon enfance, mais une forme de quiétude qui tient à l'invisible fait d'une brume épaisse.

La situation perdue malgré la matinée grandissante, deux sons rythment le silence de temps à autre : le raclement d'un réfrigérateur et une cloche qui sonne les heures.



Samedi 11 octobre 2008

Le panneau «Calvaire, Table d'Orientation» indique une montée face au musée du Septennat. Plus loin, «Station de Lecture du Paysage» sépare les chemins, et je dois choisir l'ordre de ma visite: bon, les croix en premier. Trois en tout, elles accomplissent leur tâche et s'élèvent loin au-dessus du village vers le ciel.

La table d'orientation en faïence de 1914 du Touring-Club-de-France est très bien conservée mais je n'arrive pas à lier la représentation aux formes des montagnes devant moi. Je me demande si le paysage a pu tant changer où si le dessin signifiait alors plus qu'il ne représentait. J'épelle les noms des monts et des villages inscrits dans le ciel: Arleuf, Mouilleferts, Montarnu, Le Creusot, Mont Beuvray, Onlay. Le nom Rossignol pointe sa flèche dans la cime d'un arbre et je l'entends comme le bonjour du dessinateur.

- 2^e objet: pièce de 20 centimes de Franc trouvée sur le chemin montant au Calvaire.





Lundi 13 octobre 2008

Un marbrier funéraire est installé tout près du musée. Il raconte que l'entreprise familiale fonctionne depuis plusieurs générations, que le granit vient du Tarn, d'un dernier producteur en Bretagne ou alors de Chine et du Brésil.

On parle des musées du Septennat et du Costume avec lesquels il partage le parking. Il évoque l'époque où il avait peine à entrer dans son atelier parce que les visiteurs garaient leurs voitures dans tous les sens. Il constate que l'affluence au musée s'estompe, que l'intérêt pour François Mitterrand voire pour le socialisme tout entier décroît, et que cela est bien triste. Je pars avec une chute de granit comme cadeau, elle me servira dans ma nouvelle cuisine.

- 4° objet: planche à découper le pain en granit





Jeudi 16 octobre 2008

Dans la boulangerie, je remarque tout de suite la rangée de cafetières posées sur l'étagère au-dessus des pains. Elles sont toutes identiques : marron au motif veinures de bois, une dizaine au moins et toutes sans couvercle. La boulangère raconte qu'un vieux monsieur est venu un jour avec ces cafetières en guise de remerciement pour le vieux pain qu'elle lui donnait pour ses chevaux. Il les avait récupérées suite à la fermeture d'un hôtel.

Pourquoi elles étaient toutes sans couvercle, elle n'a pu me le dire. Comme elle les aime bien, elle les expose dans la boutique. Elle accepte ma proposition d'en acheter une.

- 5° objet : cafetière marron veinures de bois des années soixante sans couvercle





Samedi 18 octobre 2008

Les petites industries à Château-Chinon ferment ce qui fait diminuer les taxes foncières. Le département s'appauvrit. Le budget annuel est de 2000 euros pour des événements culturels du musée du Septennat..

Mon accueil en résidence et la production de l'exposition coûtent deux années de budget au musée.

- 7^e objet: panier à vapeur





LA COLLECTION

[EXTRAIT DE FILET D'OR SUR FOND BLEU MAT]

Dominique Angel

■ J'ai oublié dans quel roman, de je ne sais plus quel auteur de science-fiction, une collection d'objets hétéroclites servait de prétexte à la construction d'un récit. S'agissait-il d'un ouvrage de Stanislas Lem, Kurt Vonnegut Jr, Kilgor Trout, Isaac Asimov ? Non, certainement pas Asimov. Andrevon alors ? Encore moins. Je n'ai finalement pas trouvé de qui il s'agissait.

Cette histoire, me semble-t-il, commençait par la description de documents et d'objets contenus dans une boîte en fer. Une poêle à frire, un tube de rouge à lèvres, des gants de vaisselle en plastique vert, le plan d'une ville inconnue, un ouvrage sur les énergies renouvelables, un couteau, et une liste de commissions.

La boîte en fer avait été découverte par un archéologue du futur, au cours d'une fouille dans les ruines d'une cité enfouie. Chacun de ces objets était enfermé dans un sac en plastique transparent. La boîte était placée sur une étagère, parmi d'autres boîtes identiques qui contenaient également des objets énigmatiques. L'étagère se trouvait dans une pièce encombrée d'étagères chargées des mêmes boîtes. Probablement la salle d'un bâtiment administratif.

L'archéologue transformé en enquêteur s'intéressa plus particulièrement à cette boîte parce qu'il soupçonnait que son contenu était lié à la ruine de cette cité. J'ai oublié comment l'étude de la collection des autres boîtes l'avait conduit à celle-ci.

Autrefois, j'avais constitué une collection de livres de science-fiction. Cette collection avait quelque chose à voir avec la mémoire. Mais cette collection sans cesse alimentée par de nouvelles parutions était sans

fin. C'était comme si elle me fuyait par la brèche qui la remplissait. Je tentai de la colmater par quelques emplâtres alphabétiques avant de me résoudre à la disperser. J'avais la cervelle comme une passoire.

L'attention de l'archéologue fut d'abord retenue par la poêle à frire, le tube de rouge à lèvres, et la liste de commissions : des pommes de terre, une douzaine d'œufs, un camembert et un paquet de lessive bio. L'intuition de l'archéologue permit dans un premier temps d'établir un tableau de la situation suggérée par cette collection d'indices et de comprendre l'histoire des personnes mises en cause.

Il détermina la présence d'un groupe de six personnes, constitué au minimum d'une femme (rouge à lèvres). L'une d'elles, probablement la femme, encore qu'il ne l'affirmait pas précisément, avait pelé (le couteau) et fait sauter des pommes de terre (la poêle) pour préparer une omelette aux pommes de terre de 12 œufs. 2 œufs en moyenne par personne = 6 personnes.

Le camembert confirmait également la présence de six individus. L'archéologue avait appris en découvrant une boîte de camembert vide parmi la collection d'indices enfermés dans les autres boîtes, que ce fromage mesurait environ 11 cm de diamètre. Si on le partageait six fois par le centre en reportant six fois le rayon sur la circonférence, on obtenait des portions triangulaires, formées par un rayon de 5,5 cm, tout à fait raisonnables par personne.

La femme avait sans doute fait la vaisselle (les gants sont rarement utilisés par un homme) et mis une lessive en route.

La lessive bio indiquait qu'il s'agissait probablement d'une famille ou d'un groupe écolo. Écolo = pollution = effet de serre = pollueurs = antipollueurs = terroristes.

Le livre sur les énergies renouvelables et le plan de la ville qui comportait le tracé au crayon d'un parcours conduisant d'une place de la Bastille à une place de la République, et auquel il n'avait tout d'abord pas prêté attention, confirmaient un début d'hypothèse.

L'archéologue avait maintenant de quoi étayer sa découverte.

Les indices enfermés dans la boîte en fer prouvaient que le groupe d'écolos avait été assassiné, au cours d'une manifestation, afin de préserver les intérêts de l'industrie pétrolière.

Mais j'ai totalement oublié comment il était parvenu à cette conclusion.

MUG SHOTS

Mika Biermann

■ On nous montre au poste de police une série de *mug shots* pour identifier l'éventuel coupable. Qui sont tous ces gens, qu'est-ce qu'ils ont bien pu faire ? Il y a un homme, il est né, il a vécu, il est mort, ou non. C'est ça, une photo. Un roman trop court. *Mug shots*, le fichier de portraits de criminels, inventé par le détective Allan Pinkerton, qui s'en foutait royalement que la photographie soit le huitième art. La traduction de *mug* en français donne *voyou*, *gobelet*, *idiot*, *cruche*, *broc*, *trogne*, *pot* et le *mug* dans lequel on boit sa tisane quand on se réveille la nuit d'un cauchemar atroce. Le verbe *to mug* donne *dévaliser*, *piller*, *braquer*, *détrousser*, *bûcher*, *faire des grimaces* et, bien sûr, *photographier*. Comme le visage d'un meurtrier, l'objet sur fond blanc inspire la même terreur. Les papillons épinglés dans les vitrines d'un musée d'histoire naturelle semblent plus humains. Au moins ils sont morts pour la science. L'arrogance criminelle du mégaphone, par contre, est insupportable. Un des *usual suspects*. Tous alignés contre le mur. N° 4, avancez d'un pas. C'est lui. Vous en êtes sûr ? Oui. Le mégaphone, c'est lui. Sauf que les autres ne sont pas innocents pour autant. Tous coupables de se donner l'air d'un sens qui a rencontré par hasard un objet et qui s'en tire comme il peut. Le photographe de la police judiciaire a le mégot collé au bec. La fumée lui ferme un œil. *Regardez l'objectif... Mettez-vous de profil...* Lui, il s'en fout de ce qu'ils ont pu faire, ces gens-là. C'est un boulot comme un autre. Il lui reste 6 900 998 portraits à tirer.

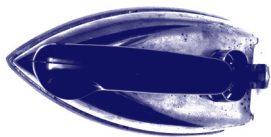
Les absents ont tort. Leur absence laisse planer les pires soupçons sur leur intégrité. Où sont briquet, coquillage, casse-noix, bonnet rouge, godemiché ? Que font culotte, sucrier, marteau, punaise, éventail ? Soyons sûrs qu'ils mijotent un mauvais coup. Le choix, qui n'en est jamais un, se fait au hasard des rafles (Bouddha présente une fleur devant la foule et ne dit pas un mot. S'il était passé par la cuisine juste avant, on aurait eu le *sermon de la louche*). Ça ne change rien au fait qu'ils soient

tous autant coupables. Tout objet fait régner sa terreur sur le monde. Aligné pour l'identification il se drape dans un mutisme buté. Un hautain je-m'en-foutisme. On n'a qu'à les regarder, ces entités maléfiques. Ces stupides choses. Ces *mug-shots*.

Est-ce qu'il y a un moyen de se défaire de leur emprise ? Le docteur Faustroll l'a dit, au sujet de la tête de cheval dont la laideur le rend meurtrier : « Maintenant, si vous êtes curieux de savoir pourquoi dans la rue, où la tête horrible se multiplie devant tous les véhicules, je suis rarement incité au meurtre, je répondrai qu'un signal, pour être entendu, veut être isolé, et qu'une multitude n'a pas la qualité pour donner un ordre ; et de même pour moi mille tambours ne font pas autant de bruit qu'un seul tambour [...] ».

Puissant photographe ! Un deuxième tirage, et le tour est joué ! Dans un jeu de Memory l'enfant gagne la partie aussi bien avec une paire de théières qu'avec une paire de couteaux.

La chevelure encollée de sang et de lymphe : voici le dur règne de l'unique fer à repasser. Les maris tremblent. Pièce à conviction n° 17 : les jurés écarquillent les yeux. Deux fers à repasser, par contre, apaisent l'âme. Le lapin écorché gît sur un lit de rondelles de carottes. C'est la loi d'airain du fait-tout. Deux fait-tout sont tout bêtement (le lapin serait d'accord) ridicules. Pas la peine de multiplier les exemples (la multiplication des exemples n'a d'ailleurs rien à voir avec la multiplication des pains, ni avec l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité). Dans le grand album des *mug shots*, il suffit de représenter chaque criminel deux fois à l'identique pour lui rendre son innocence, vaincre la mort et rendre le monde meilleur.



JOUR DES QUESTIONS

Gerhard Winkler

■ Inter City Express 501, Cologne-Francfort, 7h00 :

Deux couples à une table dans le compartiment espace : une bonne soixantaine, revenus moyens à bons, coupe courte au goût du jour et coloration discrète pour ces dames. L'une parle d'une voix quasi monotone de Cologne à Francfort. Sans pause, sans fin, un bavardage énervant que le wagon tout entier est contraint d'écouter.

Un courant déchirant qui se fraie la voie sans interruption, un fleuve sans rivage.

(Ne serait-il pas possible de venir en aide à la femme ?

De nos jours, tout est pourtant objet de thérapie, des thérapies pour et contre tout – pourquoi pas contre le flux de parole intempestif ?

Son mari l'écoute-t-il encore ou a-t-il trouvé au fil des décennies le moyen de s'en extraire subtilement ?

Et si ce n'est pas le cas, comment fait-il alors pour le supporter ?

Obtiendrait-il alors « des circonstances atténuantes » ?

Sinon, qui d'autre alors ?

Dans la gare centrale, je coupe – comme toujours – en diagonale le flux d'une foule d'hommes jeunes d'âge moyen, fonçant dans ma direction. Ils portent complets vestons sombres, trench-coats, sacs de portable, et quelques uns téléphonent en avançant d'un pas rapide vers l'entrée du métro. Ils semblent déterminés à écraser sans façon tout ce qui barre leur chemin. J'accélère donc le pas et aperçois un instant du coin de l'œil leurs mines contrariées.

On peut supposer que l'origine de leur irritabilité est multiple : ils pourraient bien être d'abord irrités à cause de la crise en général car celle-ci intervient juste au moment où ils s'apprêtaient à grimper un échelon de leur carrière ; ensuite ils pourraient être contrariés du fait de devoir

eux aussi admettre du jour au lendemain pour des raisons irrévocables (alors qu'ils s'étaient vus en rêve au moins dans un management moyen d'un global player) qu'ils ont bossé pour une de ces boîtes débiles qui fabriquent des conneries banales, qui pourrait déjà prochainement voir sa dernière chance de survie dans le « démontage » de leurs jobs (et de ceux d'autres bien entendu) – et en plus ils sont hors d'eux parce que juste à ce moment-là devant eux il faut qu'un voyou traîne la patte sur leur chemin ; à cause de lui ils seront probablement obligés de faire une manœuvre pour l'éviter, ce qui mènerait sans aucun doute à une perte de temps, qui certes ne serait que minimale mais qui néanmoins pourrait les amener à rater leur train, et qui alors pourrait les faire arriver au bureau avec cinq à dix minutes de retard, ce qui par contre pourrait très bien tout faire empirer.

L'obstacle que je représente, comparé à ce que représente pour eux la crise financière globale, est une bagatelle qui serait à rechercher à l'échelle du nanomètre, par contre moi par rapport à eux, on peut toujours me marcher dessus.

Mais par chance, cette fois-ci j'y échappe in extremis.

■ Train Régional Francfort – Mannheim, 18 h 30

Un type monte et porte sur lui l'odeur du poulet rôti de tout un snack. Par réflexe, j'ouvre précipitamment la fenêtre au-dessus de moi et le regarde avec inquiétude : un nez d'ivrogne dans un visage d'ivrogne brille dans ma direction, et cet homme devrait d'ailleurs épouvanter bien d'autres créatures sensibles.

Réfléchissons : je pourrais un peu me curer le nez (→ magie de défense). Déjà il commence à ronger des morceaux de poulet...

(Est-ce que des prostituées pourraient expédier un type comme lui ? Probablement seulement des prostituées très particulières qui se sont spécialisées pour ça. Comment ces femmes s'y prendraient, est-ce qu'on peut seulement l'apprendre ?

À quoi est-ce que ça peut ressembler, au-dedans, un tel homme, qu'est-ce qu'il a comme vie intérieure ?

Questions sur questions, qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Aujourd'hui je n'y ai pas échappé – cela arrive parfois dans les trains – ou est-ce que je deviens tout simplement plus sensible avec les années ?

(Quelque part quelqu'un roule dans sa voiture dans la nuit et pense : je vois si mal la route et encore moins les panneaux de signalisation, vraiment, je ne vois presque rien aujourd'hui, à vrai dire je ne sais absolument pas où je suis... pourquoi est-ce que j'ai encore oublié mes lunettes, toujours la même chose, j'ai encore laissé les lunettes à la maison, pas croyable... est-ce que la vue baisse vraiment toujours plus vite avec l'âge, est-ce un automatisme où quelque chose de ce genre – ou est-ce que j'ai simplement trop bu, je n'ai pourtant pas trop bu, je n'ai pourtant pas bu du tout... ?)

Ce qu'il s'est passé par ailleurs :

le dernier club de la ligue nationale a été disqualifié hier soir au tournoi de la Coupe UEFA – minable, lit-on.

Par conséquent, il ne mérite même pas que l'on cite son nom ici.

Sur la une des journaux, aujourd'hui encore, des photos de terroristes de bonne humeur.



■ Avec Sanglier, nous avons pris le Mélancolie train sur un morceau de musique du groupe REM (*rapid eye movement* – le mouvement circulaire des yeux dans un rêve).

Dans les couloirs circulaient des enfants de l'*Oktober Fest* (fête de la bière à Munich) en culottes de cuir. J'avais le souvenir des institutrices s'adressant aux écoliers : « Pour le p je mets la queue à gauche, et pour le q, je mets la queue à droite. »

Nous avons visité la Dead Malls Valley.

Nous avons marché dans les centres commerciaux fantômes qui constituaient la Dead Malls Valley.

Nous avons lu les prospectus qui promettaient des visites inoubliables : « Promenez-vous dans les rayons du souvenir parmi les marques et les produits de votre enfance... Nous allons rafraîchir votre mémoire avec pertinence et responsabilité. Venez frissonner en sécurité ! Vous aussi, exposez vos cadeaux dans nos rayons ! »

Nous nous étions souvenus de la pluie battante et du professeur Oblada, de l'explorateur club, qui avait été à l'origine du projet de création d'une « Dead Malls Valley ».

Nous sommes descendus du train pour visiter le M.O.M.

Il est possible que Suzanne Hetzel fût à l'origine de la création du M.O.M. Le musée des objets modestes.

Dans cette région il y a du soleil parfois mais il est certain que dans la brume le musée des objets modestes est bien plus beau. La brume est la couverture idéale.

Des visiteurs s'attardent devant chaque vitrine du musée. Chacune contient des objets, des photographies des objets et des cartouches écrits à l'encre bleue.

Sur l'un des cartouches on peut lire un extrait du livre d'Alexandre Vialatte *L'Auvergne absolue*. Cité par Pierre Jourde dans *Empailler le*

toréador, il y est question des deux vieilles demoiselles de Marsac en Livradois, les sœurs Comte qui avaient eu pour projet le musée de l'objet quelconque : « Elles s'aperçurent que tout objet mis sous vitrine sur un socle en velours grenat, avec une étiquette en ronde, que ce soit une molaire de caniche, un tranchet de cordonnier-poète, ou un père de famille breton du XX^e siècle, prend une dignité scientifique, un air de curiosité... »

Dans ma chambre d'hôtel, au Vent d'hiver, j'ai écouté *Dead things* de Philip Glass (4 minutes et 20 secondes).

Au restaurant un couple de Japonais contemplait la France à table. À côté de leur table, deux comptables quadragénaires venaient de tout arrêter pour se lancer dans l'art parce qu'ils croyaient que c'était là que se trouvait la vraie vie.

En fin d'après-midi, avec Sanglier, nous sommes restés là à regarder la brume – pour en faire notre paysage mental. Un paysage mental doux et légèrement confus de nature à laisser apparaître toutes nos images et tous nos monstres : un véritable écran. Nous repensions aux objets modestes que nous avons vus (des objets de bonne foi).

Le professeur Oblada nous avait dit : « Les pauvres sont souvent fascinés par la vie des riches – le luxe – le gaspillage – le pouvoir – la grandeur, les pipeux. Ils adorent visiter les palais, les villas gigantesques, les garages pour les voitures de luxe. Sans les pauvres, sans l'admiration des pauvres, les riches n'existeraient pas. »

Dans la salle du restaurant de l'hôtel, j'ai rencontré Lisa. Cette jeune femme a lu à haute voix : « Selon l'étude d'un fabricant d'aspirateur une femme parcourt en moyenne onze mille kilomètres derrière un aspirateur et un homme mille trois cents. » Puis elle a joué au piano « *I'm going to make a cake* » (Je vais faire un gâteau). Plus tard nous apprendrons qu'elle avait tenté de se suicider dans sa chambre d'hôtel, sur le modèle de *The Hours*, le film de Stephen Daldry.

Lisa était tellement influençable. Depuis sa visite au musée des objets modestes, elle avait envie de collectionner des objets modestes.

Elle ne pouvait plus vivre avec quelqu'un à plein-temps. Elle essayait de se le cacher à elle-même. Elle n'aurait plus pu supporter quelqu'un du matin au soir et tous les jours dans sa maison. C'était trop tard.

Et cela, cette connaissance, ce savoir, cette découverte intime, l'avait éclairée en dernière minute d'une étrange euphorie sombre.

UNE PROMENADE AUX GALERIES

Christophe Till Geissler

■ Dans toute langue, il existe des mots dont le pouvoir évocateur rayonne et s'impose de très haut, indiscutable, visible de partout, audible de tous. Ces universels règnent sans partage et ne laissent que peu d'espace, dans l'interprétation, à l'ombre ou à la demi-teinte.

D'autres mots, plus humbles, ont une portée réellement confidentielle. Pour le plus grand nombre d'entre nous, ils ne livreront pas grand-chose de plus que les quelques lettres qui les composent, les quelques syllabes qui nous les donnent à entendre.

Leur survie dans l'océan du langage pourrait faire mystère ; il faut bien émettre l'hypothèse d'un petit groupe d'initiés qui, récompensés à l'audition de l'un de ces mots par un état vibratoire intime et particulier, en perpétuent secrètement l'usage.

Ainsi, entendant parler pour la première fois des « Galeries Morvanelles », j'ai eu le pressentiment d'un programme-univers contenu dans ce terme, un programme sans doute d'une bienveillante familiarité pour les habitants de Château-Chinon et des localités voisines, la référence à un élément de leur patrimoine commun. Mais un programme aux visées de moi inconnues, à côté duquel il serait si facile de passer, comme passent les trains à grande vitesse lancés sur leur route vers le couloir rhodanien, dont les passagers ne percevront du Morvan qu'une vague série de crêtes bleutées barrant l'horizon à l'ouest.

Et voici que Suzanne Hetzel m'a invité, nous a invités à participer à une appropriation collective de l'espace imaginaire de ces Galeries. Quelle merveilleuse occasion de tenter d'en savoir plus, sinon d'y penser plus. Heureusement que nous sommes plusieurs. Je n'aurais peut-être pas osé m'aventurer seul dans des régions si compactes, si lointaines.

Le Morvan. Ce bloc massif, ombilic saillant, densément boisé de sombre, calé au centre même de la France, indélogeable.

Cet espace que les grandes routes n'ont même pas cherché à fendre, mais qui pourtant irrigue Seine, Loire et Rhône, trois fleuves, trois mers, trois cultures.

Non, on ne pense pas assez au lent, stable Morvan, formidable contrée de rêves.

Justement, il m'est venu un rêve qui pourrait livrer quelques clés. Je me trouvais devant une vieille porte en bois, bâtie contre le flanc d'une pente, au creux d'une sapinière. Il suffisait de pousser cette porte pour pénétrer un couloir sombre, s'enfonçant au cœur de la roche. Les murs suintaient d'humidité, l'air sentait le calcaire et la levure fraîche. Je hasardais un pied, puis l'autre. Une randonnée sans hâte, chandelle à la main, révélait peu à peu l'étendue prodigieuse du réseau de galeries creusé dans les profondeurs morvanelles.

Je cheminai un temps indéfini, paisible, sans la moindre crainte de me perdre, dans ces espaces linéaires mais ramifiés.

Puis les parois s'élargissaient, la pente ascendante ramenait vers la surface, de larges marches de pierre polie remplaçaient la terre battue. Je me trouvais à présent dans le couloir intérieur d'une demeure habitée, à en juger par l'air tempéré et l'odeur diffuse de fumée de bois.

Un corridor parqueté de chêne circulait longuement entre des portes fermées, entrecoupé de quelques brusques virages qui le ramenaient cependant dans la direction initiale. Ses murs blancs écu étaient décorés de gravures et lithographies encadrées, chacune d'elle mise en valeur par une applique lumineuse. Je me souviens que les sujets représentés avaient trait aux coutumes locales : femmes en habit traditionnel cousant devant leur maison, traite des vaches à l'étable, processions montant vers Vézelay, débardeurs chargeant des trains de grumes de sapin ; on pouvait aussi observer diverses espèces de plantes et de champignons, dessinées avec minutie.

Tous les vingt pas, un fauteuil invitait à faire halte en face d'une niche excavée dans le mur et entièrement remplie de livres.

Cet espace de cheminement donne certainement quelque chose à voir, me disais-je. Pourtant, il restait tant de questions ouvertes : qui était l'ordonnateur de cette présentation éducative ? À quel public de passage s'adressait-elle ? Et où donc aboutissait ce couloir ? Ceux qui habitaient derrière les portes closes devaient en savoir plus que moi sur les tenants de cette mise en scène, installée avec juste ce qu'il fallait d'artifice, comme pour la galerie.

Je continuais d'avancer. Le couloir s'était encore élargi, et le décor, transformé. Un linoléum bleu ciel passé avait remplacé le parquet, et les gravures avaient fait place à de larges étagères éclairées par des tubes à néon hoquetants. Un disque de variété française des années soixante grésillait en lointaine toile de fond. Les étagères étaient garnies de toutes sortes d'objets de la vie quotidienne, classés par familles : linge de table, vaisselle, outillage domestique, linge de maison, peintures de bâtiment, produits d'entretien, vêtements professionnels, accessoires de pêche et chasse, jouets, objets inclassables. Il était manifeste que l'on avait consacré beaucoup de soin à choisir, pour chaque famille, les représentants les plus significatifs, les quelques ambassadeurs qui auraient le privilège d'être exposés. Mais les critères de choix demeureraient sans doute secrets.

Les articles étaient à portée de main et disposés de façon, semblait-il, à encourager un désir de possession. Je m'arrêtais devant une collection de cinq cocottes de fonte imbriquées les unes dans les autres. Chacune d'elles était d'une couleur tendre, intense et comestible : orange carotte, vert pois, rouge russule, bleu myrtille, jusqu'à la plus grosse d'un beau jaune curcuma.

Soudain, une voix intérieure m'interpellait, impérieuse.

« Répondez : a-t-on affaire ici à une famille de collections d'objets de série, ou une série d'objets de collection pour familles ? »

Déconcerté, mais soucieux de me montrer coopératif, je tentais de m'emparer des cinq cocottes de fonte en même temps ; peine perdue, leur poids interdisait de les soulever de plus d'un cheveu de leur support. Une photographe située à quelque pas observait la scène dans son viseur. C'est lorsqu'elle a décidé de déclencher son flash que je me suis réveillé.







Mardi 21 octobre 2008

À la déchetterie, je rencontre Monsieur V. Il rend mon bonjour d'un :

- Vous n'avez pas peur ?

- De quoi aurais-je peur ?

L'homme n'était plus très jeune et visiblement pas très agile.

Sa question semblait plutôt venir d'une image que d'une évaluation de la situation. Monsieur V. vient régulièrement chercher des machines « style tronçonneuse », il aime bricoler et donner ensuite les objets recomposés à ses amis. Avant, il était « l'homme à tout faire » à la mairie de Château-Chinon. François Mitterrand, il l'a bien connu, c'était son patron.

Je retourne presque chaque jour à la déchetterie et mon appartement de résidence s'emplit lentement.

Un jour Tobiah, le fils de mon ami y trouve une cage à rats et un chameau-cendrier.

- 12° objet : cocotte Le Creuset, modèle La Mamma, vert pomme, design Enzo Mari











- 17^e objet : couteau à sanglier, offert par le coutelier Jean Clément











- 20° objet : tesson de céramique trouvé à la déchetterie, aujourd'hui dans la collection de Jean Schneider, Pamiers













POUVÊTRE & LAÉTÉ

Jean Schneider

■ Si Heidegger a complexifié singulièrement le sentiment de soi en introduisant la notion d'étant, il me semble que les réflexions sur la trajectoire temporelle de l'objet pourraient bénéficier d'un égal enrichissement en adoptant deux concepts aux noms de demi-dieux olympiens : Pouvêtre et Laété.

Pouvêtre désigne cet ensemble d'usages potentiels de l'objet qui ne sont pas effectués. C'est le cas tout particulier de certains cadeaux, ou des objets chinés sans cependant avoir un statut d'objets de collection. Objets pratiques et fonctionnels – vases, vaisselle, vêtements... – qui ne rentrent jamais que marginalement dans la circulation quotidienne, sans pour autant avoir seule valeur d'accumulation, d'ostension ou de commensalité.

Pouvêtre s'attache aux carafes de cristal et aux nappes de fêtes, objets qui ne sont sortis que pour les « grandes occasions » ; veille sur les chaussures de soirée choisies pour tel mariage des cousins, sur la marmite géante d'un Noël passé ; et sommeille dans les cadeaux excessifs : couverts de services en argenterie, soupières en porcelaine et vases de créateurs. Cette catégorie se définit principalement par la rétention, et leurs sorties rituelles singulièrement publiques, ce qui n'est pas sans suggérer qu'ils sont aussi puissants que des reliques. Les objets « pouvêtre » grondent de ne pas être touchés, remplis, ébréchés, tachés, lavés, de n'avoir servi qu'une exceptionnelle fois.

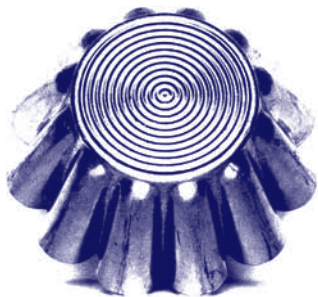
La trajectoire immobile du Pouvêtre bascule presque immanquablement dans l'inversion soudaine et tragique de Laété.

Tout aussi tapis, mais cette fois-ci du côté des humains, Laété déboule dans les tournants de la vie : déménagement, divorce, décès, toutes les occasions de vider les lieux et les armoires le célèbrent.

Sans la défense de la mémoire, voire cruellement contre elle, l'objet « pouvêtre » paye sa virginité. Sans usure — à moins que mité ou moisi, il se révèle pur souvenir implosant au premier contact —, il est dérisoire: démodé, ridicule, désuet, sinon souvenir de martyr.

Le voilà au mieux jeté, donné, au pire remis dans l'usage, mais au plus bas. Frichi quotidien dans la marmite de fête, argenterie ou vaisselle dispersée et dépareillée, vase portant les brosses à dent, Laété n'est un dieu cruel qu'en apparence. Car au fond, il est plus proche de Dionysos que d'Apollon, jouant des rides du temps, et de l'affection reconquise pour longtemps. La relique n'en est plus une, plus de tabou sur son entretien, la voici compagne de tous les jours.

À moins que l'on en fasse — destin funeste — un quelconque pot pour les plantes.



LES OBJETS DE L'ARCHÉOLOGIE

Eric Bertomeu

■ Le plus clair de l'activité du fouilleur consiste à déplacer des quantités importantes de terre. C'est l'occasion ou jamais d'effectuer ce tri à rebours entre remblaiements informes et séquences jugées « parlantes ».

L'analyse pertinente des constituants de ces dépôts sédimentaires signale une sorte de genèse du paysage local. Partant de la morphologie du lieu, on soupçonnera l'arrivée de groupes humains, leurs impacts sur le milieu et la couverture végétale.

Dans les plis et les replis du sol logent encore force traces de constructions prises entre oubli, remploi et abandon. Sur la pente, dans les creux du terrain ou le lit mouvant des rivières, perdurent ou disparaissent fossés, chenaux, drains, digues et ponts. Ainsi les crues orageuses et les vents perpétuent leur comptant de haies, de terrasses et de chemins creux où le permanent mouvement des corps s'applique à modeler le matériau saisonnier.

Ces aménagements progressifs conduisent à l'élaboration d'un terroir. Cet agencement toujours spécifique est traversé par des dispositifs vitaux, aussi par les lignes attractives d'échanges et de distribution des pouvoirs.

Le paysage : « objet naturel », impermanent, dans lequel se combinent les construits, donnés et impensés.

LES ENCOMBRANTS

RÉFLEXIONS SUR LA VALEUR, LA PERTE DE VALEUR
ET LA REVALORISATION DES OBJETS.

Sabine Kramer

■ Autrefois, c'était quand ? c'est fini depuis quand ? – autrefois, avait lieu deux fois par an dans chaque quartier de Hambourg un événement, une fête, une orgie – le jour « des Encombrants ». Sur toute l'année, la date glissait de quartier en quartier, alors, il y avait toujours fête quelque part. Chaque habitant du quartier pouvait entasser sur le trottoir les objets encombrants de son quotidien, les superflus, les oubliés de locataires précédents, ceux qui sont partis en hâte ou décédés, il pouvait évacuer ses mètres carrés, les vider, les nettoyer.

Ainsi commence la fête du quartier

Dans la nuit, ceux qui sont informés et les fouilleurs professionnels arpentent les ruelles, la ferraille est toujours prisée. Comme je m'intéresse aux outils anciens, je pars tôt moi aussi, et prends aux ferrailleurs de belles tenailles, des tournevis, des pinces, et même des serre-joints. Je laisse poêles, cuisinières, étagères et cadavres de bicyclettes (il peut y avoir de bonnes choses à prendre) aux camionnettes ou aux particuliers équipés de remorque à vélo.

Au fil de la journée, vers l'après-midi, les rues s'animent. Ça commence à grouiller. Chercher, collectionner, tourner, évaluer, discuter, blaguer, échanger des secrets. Vite ici, avant qu'un autre ne vienne ! Tous marchent tête baissée dans les rues, attentifs, farfouillant tas par tas. On prend des choses, on en voit de mieux, on compare, on pose à nouveau, on échange avec d'autres.

Les personnes âgées fouillent dans le passé des objets et parlent d'autrefois. On peut trouver des albums photo, de vieilles diapos, des seaux à briquettes, des pelles, des bidons en plastique de l'ère du poêle à mazout, des jouets, des meubles de toute sorte. Vieilles robes, chapeaux, sets crochetés, ah ! le passé est là même avec l'appareil tout juste tombé en panne.

Les jeunes gens recherchent plutôt de quoi s'installer, l'utilitaire, étagères, tables, chaises, vases, casseroles et cadres, etc. Si l'état et le style conviennent, un coup de peinture les remet en service.

Il m'arrive de devoir rentrer chez moi pour me décharger d'un trophée. Ma règle personnelle étant : « pour une chose qui rentre, une autre doit s'en aller », alors, un objet doit partir en voyage.

Descendue à nouveau en fin d'après-midi, les tas sont méconnaissables, considérablement retournés et défaits, mais toujours d'intérêt pour les chasseurs de curiosités.

Il s'agit de moins en moins de recherche et de trouvaille du miraculeux. Le temps de l'évaluation joyeuse s'est écoulé. L'ambiance change. L'attention se déplace. Le merveilleux pâlit et l'inflation du cycle de la marchandise apparaît crûment au premier plan. Tout cela a coûté du bon argent il y a peu, et doit disparaître rapidement pour être remplacé par l'avidité d'un nouvel achat.

Plus il est tard, plus l'agitation devient désordonnée, irritée et aléatoire. Le lendemain matin, la dévastation dans les rues et la dévaluation des objets sont totales.

Et pour la ville de Hambourg

Comme le tri entre matières premières et matières toxiques est rendu impossible par le désordre, le bénéfique devient nul, restent les coûts d'enlèvement. Par conséquent, on supprime l'institution des Encombrants. Alors que les Encombrants étaient une fête. Un événement social et sismographique. Il s'agissait d'un nettoyage à plusieurs niveaux.

Je les voyais comme un acte moderne pour mettre fin à l'hiver, peu importait la saison. Les habitants éclaircissaient leurs demeures ou élaguaient les strates, ils laissaient entrer un vent nouveau chez eux.

L'ignorance entre voisins (l'anonymat) se dénouait un moment. On discutait des objets fraîchement déposés, de leur histoire, de leurs avantages et inconvénients, – comme aujourd'hui des chiens et leurs déjections.

Désormais, on doit commander « les enlèvements », on doit donner le volume exact, et surtout, on doit payer. Bien entendu, les définitions « d'encombrant » et de « déchet spécial » sont multiples, et les déchets spéciaux coûtent un supplément.

Ce qui inhibe la volonté de nettoyage de l'habitant. Bien évidemment une stratégie de contournement se met en place. On trouve des « non-lieux ». Derrière des transformateurs électriques, à côté des containers pour le verre, contre des colonnes d'affichage, des coins de murs protégés du vent et de maigres portions de pelouse. Qui veut se débarrasser de quelque chose le dépose en de tels lieux ou cherche de nouveaux « non-lieux ». Le côté secret, cachottier et asocial, fait de ces lieux une blessure : un coin de misère. Une acné permanente a pris la place de la poussée de fièvre tous les six mois, et n'a pas embelli l'image de la ville.

Je détiens toujours des pièces de collection lourdes d'histoire venant du temps des Encombrants. Face à la surenchère de l'offre, j'ai cultivé mon amour pour les anciens cartables d'écolier, solides et en cuir véritable. Mes machines avec leurs accessoires s'y logent bien plus personnellement que dans ces boîtes en plastique fait par Bosch & Co.

Puis les tabourets sont devenus ma deuxième passion. Repose-pieds, bricolages des constructeurs du dimanche, tabourets de cuisine en tube d'acier des années soixante, tabourets solides de menuisier recouverts de lino, chaise à tiroir. Malheureusement, il s'agit là de pièces trop importantes pour pouvoir collectionner tout ce que cette documentation historique offrait. Car les Encombrants permettaient une riche étude ethnologique. Un style après l'autre quittait la cave, décalé à peu près d'une génération, ou quittait les armoires après une saison.

Les marchés aux puces et les vides greniers, notre « plus petit magasin du monde », présentent une section à travers l'offre. La différence fondamentale : les objets redeviennent une marchandise.

C'est précisément la conversion spirituelle et non financière d'une chose « usée et jetée » en une chose « joyeusement trouvée et dotée de valeur », qui donnait à cet événement son côté festif, aventureux et anarchique.



LE CADEAU PROTOCOLAIRE

François Martin

■ De tout temps, l'échange de cadeaux protocolaires exprimant le lien tissé, le gage d'amitié, le symbole d'alliance répond à une question purement politique : savoir qui est notre ami et, a contrario, qui est notre ennemi ? Avec qui doit-on faire alliance, et contre qui ? À qui doit-on donner et de qui doit-on et peut-on recevoir ?

Si autrefois la femme a longtemps été l'un des biens le plus convoité et le plus échangé pour signifier cette relation amicale et pacifiste entre deux groupes, aujourd'hui, le présent d'État s'applique essentiellement à montrer les mérites techniques d'un pays en valorisant ses savoir-faire les plus emblématiques, les plus identitaires s'entend.

Cette justification du choix du cadeau d'apparat en tant que symbole d'une tradition et d'une excellence nationale se retrouve naturellement. En effet, la jeune République hérite d'un usage débordant de magnificence et depuis leurs créations, les manufactures – royales ou nationales – sont chargées d'alimenter les réserves de présents diplomatiques. Des tapisseries des Gobelins et de la Savonnerie aux pièces créées par l'actuelle Manufacture nationale de Sèvres, les œuvres échangées incarnent l'excellence d'un artisanat d'art et symbolisent la tradition française. Ainsi, parallèlement à cette contribution, différents créateurs dépositaires d'un savoir faire particulier et ayant une identité reconnue participent à la production du cadeau d'apparat. Je pense aux grandes marques des arts du luxe et de la mode : Hermès, Lalique, Christofle, Dior, ect.

Le Président François Mitterrand reconduit cette pratique et y rajoute, en complément d'une vitrine présentant la haute technologie française, des artisans d'art travaillant des matières comme le cuir ou la soie, l'or et l'argent, le verre et le bronze, la terre et la porcelaine, ainsi que des

artistes contemporains, peintres ou sculpteurs. Au gré de la personnalité rencontrée, il préfère orienter son cadeau vers une attente, une passion, parfois il répond à une demande.

Cependant, n'oublions pas que François Mitterrand était un écrivain bibliophile. À ce titre, il reçoit durant ses deux septennats plus de 20 000 ouvrages dont la moitié directement envoyés par les auteurs ou les maisons d'édition. Nombre de chefs d'État ont une passion : pour les minéraux, les armes, les bonzaïs, les cigares ou bien la littérature française, comme lui ! Autant que faire se peut, il s'efforce de compléter son cadeau d'État par un présent plus personnel : une édition originale d'un grand auteur français.

On le comprend, on ne donne pas n'importe quoi à n'importe qui. Le cadeau d'apparat, de par son esthétisme, de par son histoire ou sa provenance, se doit d'être investi d'une signification particulière, d'une faculté à personifier et retranscrire une identité historique et culturelle (Yvan Boude). La véritable nature de l'échange répond à ces règles préétablies par le portrait de Louis XIV, subtil outil de communication de la grandeur du monarque en passant par la sobre dignité républicaine des portraits photographiques du Général de Gaulle mais, toujours, il se doit de symboliser la France.

Souvent l'objet protocolaire s'aborde à distance respectueuse, intimidant parfois. En cela, il est accompagné d'une enveloppe invisible, d'un cortex, d'une aura qui va bien au-delà de son évidente représentation formelle. Le présent d'apparat hérite d'une lumière singulière, une sorte d'éclat, auréolé, chargé de transmission passée, paré de gloire nationale. En lui se dissimule un message qu'il nous faut décoder.

Un cadeau c'est un peu comme une orange ; pour en goûter la pulpe, il faut d'abord en enlever la peau. Dans un présent, quel qu'il soit, il y a d'abord un ruban à dénouer, puis l'emballage à ouvrir, pour enfin apprécier le cadeau ; autant d'étapes qui confèrent au bonheur. En cela, la nature de l'objet mais surtout l'action et le suspens de la découverte comptent. Seulement, si vous oubliez l'adresse de celui qui vous l'offre, alors vous perdez l'essentiel !

Le lien relationnel, complice, échangé entre deux parties, ce fil d'amitié tendu entre la France et le monde ne doit pas se rompre. L'espace

physique d'échange – le moment du don – une fois terminé se perpétue avec la représentation de l'objet. Celui-ci se charge de cette mémoire temporelle, et sa simple mise en exposition symbolise un engagement moral fort : une action de Paix.

À qui ces présents reviennent-ils ? Les États-Unis ont clairement répondu : si la valeur du don dépasse 25 dollars, il appartient à la nation américaine. En France, aucun texte, aucun décret ni règlement n'aborde ce point. Pourtant depuis Vincent Auriol jusqu'à Valéry Giscard d'Estaing, certains présents faits officiellement à titre privé sont la propriété du Président ; les autres sont à leur disposition pour la durée de leur mandat. Rien de semblable avec François Mitterrand qui fait don de tous ses cadeaux au Département de la Nièvre pour créer le musée du Septennat, premier du genre, à Château-Chinon puisqu'*il m'a paru naturel que les cadeaux reçus dans mes fonctions de Président de la République fussent accessibles à tous.*

* Les collections du musée départemental du Septennat disposent d'environ 4300 pièces, sachant qu'une partie des cadeaux reçus a été déposée au musée d'art et d'histoire Romain Rolland de Clamecy, à l'Orangerie de Jarnac et que tous les livres, dont la collection personnelle du Président, sont consultables à la médiathèque Jean Jaurès de Nevers.





DE L'IMAGE À L'OBJET, RETOUR.

Nicolas Feodoroff

■ Soit une série d'images : un couteau, un oreiller, une balle... mais aussi des trèfles à quatre feuilles, une peluche... Objet du quotidien, objet utilitaire, objet-accessoire, objet-décor, dans l'hétérogénéité même de ce qui pourrait faire collection mais pas inventaire.

Leur lien ? Ramassés, trouvés, récoltés au hasard des rencontres et des circonstances lors d'un séjour à Château-Chinon. Mais ici qu'en faire ? Objets génériques avant tout, singuliers, ils sont sans qualité propre, quelconques : retour à l'ordinaire des choses, des formes, hors de tout désir d'esthétisation. Hors de tout fétichisme (sinon, en mineur, ce trèfle à quatre feuilles ?) ou d'une vénération propre à la relique, pas non plus vraiment chargés d'aura, ils semblent plus proches de ces mythologies de Barthes passées au filtre du « je me souviens » de Perec. Rarement décoratifs, plutôt fonctionnels, pour la plupart proche d'un quotidien domestique, leur pouvoir d'évocation tient à leur capacité à renvoyer à notre propre expérience. Ils constituent un ensemble de possibles lieux de mémoire comme autant de lieux communs partageables. Porteurs d'une part d'intériorité mise à nu, un peu comme ces objets transitionnels que s'approprient les enfants dont parlait Winnicott, substitués ou cristallisation affectifs provisoires, leur déchiffrement nous est cependant maintenu inaccessible.

Les photographies, en n'exhibant aucune marque de maîtrise particulière, affichent une banalité de l'image, reprenant pour partie celle des objets. Entre celui qui a donné qui (se) regrade et la photographie qui est regardée, c'est une rencontre ou une interface : lieu d'affect, de souvenir, de mémoire et conservatoire, comme si le fait de photographier les objets produisait immédiatement des archives visuelles fragmentaires. Tirés de leur contexte, exhibés, ils ne gardent rien de leur charge originare, devenus éléments biographiques anonymes. Leur absence de

particularité indique en outre une relation double. Celle que chacun peut avoir avec une relique, une trace, un signe, une sorte de *punctum*, un embrayeur pour celui qui regarde ces photos; un déplacement possible vers le lieu commun, sinon le stéréotype où l'objet peut être regardé comme derrière une vitrine : désincarné. Ce n'est pas un catalogue pour autant ni un inventaire : la légère imprécision du cadre, son flottement dévoile le caractère fragile de ces photos, refus manifeste de tout systématisme comme de tout style ostentatoire.

Ils redoublent leur fonction de socialisation selon le processus par lequel les gens entrent en relation avec eux et par les conduites et les relations humaines qui en résultent, comme le soulignait Baudrillard dans le contexte de la société de consommation. Relation ici à une réalité vécue et non affirmation d'une vérité stable des objets, même si certains sont déjà en soi fortement connotés, sinon sur-signifiants, du trèfle à la marmite et bien évidemment à la peluche... Et, tels quels, sans modification, ni customisation, ils sont remis en circulation, et toute intériorité projetée redevient possible. Amorce d'un récit, d'un récit de soi, et donc au croisement de la projection de chacun et d'une histoire collective, ce que son usage supposé ouvre de territoires imaginaires partagés, déstabilisés parfois par des figures énigmatiques, tel ce fragment de pierre.

D'un côté les images, de l'autre les objets ? À voir les passages de l'un à l'autre, du déplacement de l'objet comme sujet de l'image, de l'objet dans l'image, à l'objet comme image ou à l'image comme objet, autant de porosités, passages et glissements travaillés par les artistes au cours du siècle écoulé, depuis les collages cubistes au ready-made et leurs suites, la frontière n'est pas, loin s'en faut, si tranchée. Imbrication où évoluent les signes dans un système d'échange généralisé.





- 28° objet : tasse à café, intérieur or, achetée au vide-grenier de Nevers, aujourd'hui parmi la vaisselle d'Antje Poppinga, Marseille





ADOLPHE D'ENNERY

LE REMORDS D'UN ANGE



" Les chefs-d'œuvre populaires "

ÉDITIONS ROUFF, PARIS



Vendredi 24 octobre 2008

Madame L. est propriétaire des Galeries Morvandelles, elle est en train de ranger les derniers articles dans des cartons car son magasin est fermé définitivement depuis le 18 octobre 2008.

L'histoire commence il y a 150 ans, son arrière-grand-père ouvre une boulangerie. Il décède très jeune et son fils reprendra plus tard la boutique pour vendre des articles en demi-gros à des colporteurs. Les parents de madame L. ne travailleront pas dans le magasin, mais sa tante continue la vente. Le magasin comptait alors deux étages, on y trouvait de tout, c'était la grande surface de Château-Chinon: Les Galeries Morvandelles.

Quand elle reprend Les Galeries dans les années 90, la popularité et les ventes sont déjà en baisse. Les supermarchés et l'interdiction de se garer sur les trottoirs ont éloigné les clients toujours un peu plus. Elle ne se sent pas d'ici, elle partirait bien en Corse ou en Sardaigne si elle pouvait choisir «sur un doigt de fée».

31° objet: annonce encadrée, Les Galeries Morvandelles.

32° objet: singe en peluche qu'elle avait acheté à son arrivée et qui est toujours resté invendu.













Mercredi 29 octobre 2008

Vernissage d'une exposition de peintures au centre culturel. Je regarde les variations des peintures, grandes, petites, le vert, la neige, toujours le même paysage. Je ne reconnais absolument rien de ce que j'ai vu du Morvan. Je rencontre une personne qui m'en dit bien plus que toutes les peintures ici :

- Pour rencontrer les gens d'ici, il faut apprendre le temps, les gens sont réservés et timides plutôt que renfermés comme on dit. Il faut comprendre, on est loin de tout, il nous faut du temps pour aller quelque part, rien que pour aller à Nevers il faut presque une heure d'ici. On vit assez isolé dans cette région. Il nous faut franchir des distances pour aller vers un endroit ou une personne.



POSTFACE

Isabelle Reiher

Dans le Morvan, *prendre un air de feu* est une expression qui signifie inviter un ami à entrer dans sa maison pour se chauffer au coin du feu. Partager avec l'autre la chaleur de son intérieur est un acte généreux d'altruisme qui n'est pas sans rappeler la rigueur du climat et l'isolement propre au pays de montagnes.

Dans ce contexte, proposer à Suzanne Hetzel une résidence aux musées de Château-Chinon était une gageure à plusieurs titres. Initiée par le volet Hors les murs du Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain de Pougues-les-Eaux, c'est en effet la première expérience d'une résidence de création au musée du Septennat et au musée du Costume, impliquant la présence de l'artiste pendant plusieurs semaines. C'est également une confrontation de genres qui vient bousculer les habitudes de travail des deux musées : conserver et valoriser des collections n'implique pas toujours de chercher un décalage dans le regard que l'on porte sur celles-ci.

Surtout lorsque ces collections n'ont absolument rien à voir entre elles : le musée du Septennat, dépendant du Conseil général de la Nièvre, abrite les cadeaux offerts au Président François Mitterrand pendant son mandat ; le musée du Costume, dépendant de la Ville, est créé suite au don d'un collectionneur privé.

Aucun cahier des charges n'a été donné à l'artiste sauf peut-être le souhait de profiter de l'occasion d'une création spécifique pour donner envie de venir au musée autrement. *Prendre un air de feu* est une première réponse à cette entreprise. C'est fidèle à son mode de travail que Suzanne Hetzel s'est engagée dans ce projet pour Château-Chinon. Elle s'y est installée, un peu comme si elle y restait l'année entière. Plusieurs questions se sont naturellement posées : comment ces deux musées aux collections si distinctes cohabitent-ils, comment s'intègrent-ils à la vie de la cité, comment leurs collections apparemment bouclées peuvent-elles s'enrichir et s'animer. Pour se lancer dans le vide et tenter quelques amorces de réponse, Suzanne Hetzel sort des musées et part appréhender l'espace et le temps qui définissent et dessinent la petite ville du Morvan. C'est ainsi que se construit une nouvelle collection d'objets, entièrement autonome, constituée de récoltes et de trouvailles au hasard des allées et venues de Suzanne Hetzel au cours de son temps de résidence. Apparemment banals, ces objets viennent habiter le monde de l'artiste, lui tenir compagnie et lui permettre d'entamer un dialogue avec différentes personnes de la ville. En référence à la mémoire d'une institution commerciale de Château-Chinon récemment disparue, *Les Galeries Morvanelles*, une série d'images prend forme à travers cette édition, façon de poursuivre une histoire commencée entre un artiste, une ville et deux musées.

LES AUTEURS :

//////////////////// **Dominique Angel**, artiste, a publié une quinzaine d'ouvrages, www.documentsdartistes.org/angel ////////////////////// **Eric Bertomeu**, archéologue

//////////////////// **Mika Bierman**, écrivain, a publié: *Les trente jours de Marseille*, (sous le nom de Michael Biermann), 2001, Collection Le Cercle Poche, *Ville propre*, 2007, Édition La Tangente, mika.biermann@free.fr ////////////////////// **Nicolas Feodoroff**,

critique d'art et de cinéma ////////////////////// **Christophe Till Geissler**, mathématicien, écrivain, a publié récemment: *Lamelles*, 2008, Éditions Le Serpent à Plumes

//////////////////// **Suzanne Hetzel**, artiste, www.documentsdartistes.org/hetzel

//////////////////// **Sabine Kramer**, artiste, www.sabine-kramer.de //////////////////////

François Martin, conservateur départemental en chef, Conseil général de la Nièvre

//////////////////// **Jean-Pierre Ostende**, écrivain, fait des lectures publiques, a publié une quinzaine d'ouvrages, parmi les plus récents: *Voie Express*, 2003, Éditions Gallimard, *La Présence*, 2007, Éditions Gallimard, jpostende@wanadoo.fr //////////////////////

Isabelle Reiher, directrice adjointe et responsable du Hors les murs du Parc Saint Léger, Pougues-les-Eaux ////////////////////// **Jean Schneider**, designer et scénographe

//////////////////// **Gerhard Winkler**, artiste, www.gerhardwinkler.de //////////////////////

////////////////////

Merci à Gilles et Elodie Bernard, Max Guenard, Patricia Todorovic, Evelyne Fougeret, François Poirier, Jean Clément, Laurent Marceau, Antoinette Ludwig, Laurent Bon, Liliane Fichot, Colette Issoulié et aux enfants Gabrielle Demarquet, Eméline Roubeau et Pierre-Louis Bomann d'avoir participé au projet.

////////////////////

Merci à Laurent Marceau, Liliane Fichot, Colette Issoulié, François Martin, Sandrine Dupont et Isabelle Reiher pour leur soutien continu tout le long du projet. Aux auteurs, à Joëlle Metzger, Isabelle Goetzmann, Thierry Crombet, Tobiah Schneider et Jean Schneider pour leur présence amicale.

////////////////////

Le Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain est principalement soutenu par le Conseil Général de la Nièvre, avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC de Bourgogne, et du Conseil Régional de Bourgogne.

////////////////////

Conception graphique: relativ.design, Paris

Composé en Locator, Kettler et Bryant (Eric Olson, process type foundry)

Impression: Espace Graphic, Carros

Achévé d'imprimer: 2^e trimestre 2009

N° ISBN: 978-2-9517952-4-2 **prix : 7 €**

GALERIES MORVANDELLES

—————

MERCERIE - BONNETERIE - CHAUSSURES

JOUETS - GRÈS - ARTICLES DE SOUVENIRS

————— COURONNES MORTUAIRES —————



BESAVRE

CHATEAU-CHINON

(Nièvre)